

III.

Saint Thomas d'Aquin avait de 18 à 19 ans lorsqu'il donna, à la noblesse napolitaine et aux élèves de l'université, l'étrange spectacle d'un fils de famille, héritier d'un beau nom et d'une riche fortune, allant ensevelir, sous le froc d'un ordre mendiant, sa rare intelligence, ses espérances et son avenir. Les vassaux de Rocca-Secca en furent consternés, car ils aimaient ardemment leur jeune seigneur, si simple, si doux et si généreux. Leurs larmes, leurs plaintes

amères, dénoncèrent sa résolution à la comtesse d'Aquin. Théodora savait voir au-delà des frivolités de la terre; elle fut heureuse de constater que les prédictions de l'ermite commençaient à se vérifier. Entourée d'un brillant cortège, elle se mit en route pour Naples, voulant dire un dernier et bien légitime adieu à son cher transfuge, voulant même, nous devons l'en croire, le fortifier par sa présence et par ses conseils.

Mais les frères-prêcheurs redoutèrent d'autres sentiments; ils tremblèrent pour leur néophyte, il faut dire, leur trésor.

Sachant la prochaine arrivée de la comtesse, plusieurs d'entre eux conduisent rapidement le saint jeune homme à Terracine d'abord, puis à Anagni, enfin à Rome, au couvent de Sainte-Sabine. Désolée de sa fuite, inquiète de son sort, Théodora se hâte de le poursuivre jusque dans Rome, mais il s'échappe de nouveau, et avant que d'avoir revu sa mère il prend la route de France.

C'en était trop pour le cœur à la fois tendre et fier d'une telle femme. Offensée de l'incrédulité persistante et des refus qu'on oppose à sa promesse de ne voir son fils que pour l'encourager dans ses résolutions, elle dépêche promptement un messager à Landolfe et Raynald, ses deux aînés, qui tiennent garnison avec l'empereur Frédéric dans la citadelle d'Acquapendente, en Toscane. Elle leur commande, de par son droit maternel, d'arrêter bon gré mal gré le fugitif et de le lui envoyer sous bonne garde.

Elle ne pouvait mieux entrer dans leurs vues mondaines. Se munissant d'une autorisation impériale, ils apostent des soldats sur tous les chemins, ils interceptent tous les passages. Thomas et quatre dominicains avec lui, parmi lesquels se trouvait peut-être le maître-général de l'ordre, Jean-le-teutonique, se reposaient au bord d'un ruisseau, non loin d'Acquapendente, lorsque les deux comtes d'Aquin tombèrent sur eux à l'improviste, se saisirent durement de leur frère selon la chair et le sang et le séparèrent de ses

frères suivant la grâce. Ils ne réussirent cependant pas à lui ôter son vêtement religieux; c'était la vie même qu'ils auraient été obligés de lui ôter auparavant. Ils l'envoyèrent donc ainsi, portant la pauvre livrée de Notre-Seigneur, à la comtesse leur mère.

La colère avait fait oublier à Théodora ses pieuses dispositions d'autrefois; elle douta peut-être des prophéties du bon ermite, et elle tenta d'éprouver et d'ébranler par ses caresses la vocation du courageux novice. Puis, désespérant du succès, elle le constitua prisonnier, tantôt au Mont-Saint-Jean, tantôt à Rocca-Secca, vers le mois de septembre 1243.

Les frères-prêcheurs ne tardèrent pas à porter plainte au pape Innocent IV, et celui-ci, profitant des négociations de paix qui se faisaient alors entre le Saint-Siège et l'empire, pria Frédéric de punir un tel excès d'audace commis par ses officiers contre un ordre religieux approuvé dans l'Eglise. Landolfe et Raynald furent arrêtés et décrétés d'accusation; mais les frères-

prêcheurs, quoique invités à leur intenter une action juridique, redoutèrent le scandale d'un pareil procès, et apprenant d'ailleurs l'inébranlable constance de leur bien-aimé captif, ils se désistèrent. Cela arriva entre Pâques et la fête de saint Pierre de l'année 1244.

Captif, le jeune dominicain ne l'était pas quant à l'esprit: la vraie liberté des enfants de Dieu augmentait même en lui avec les dons de la grâce et avec les lumières de la science. Dans son étroite cellule, il devint tout-à-fait homme d'oraison et d'étude. Il avait pu se procurer un bréviaire, un exemplaire de la Bible, quelques livres de théologie et de philosophie. Il lut entièrement les Saintes-Ecritures; il apprit de mémoire le texte, fort long comme on sait, du Maître des Sentences; il médita le traité d'Aristote sur les *sophismes*. Préludant à l'enseignement sacré dont il devait bientôt porter si glorieusement le fardeau, non seulement il réfuta les objections affectueuses et habiles que ses deux sœurs, envoyées par leur père, opposaient à sa conduite,

mais il les convertit elles-mêmes au mépris du monde, il les captiva heureusement sous le joug suave de Jésus-Christ, il les instruisit enfin dans la science des lettres humaines et sacrées. Nous avons dit les suites de son triomphe et comment, par la vocation de Mariette à la vie bénédictine, il paya magnifiquement sa dette de reconnaissance au Patriarche du Mont-Cassin.

La persuasion et les menaces, la douceur et les mauvais traitements, les caresses et les injures, tout servait à fortifier davantage son âme. Alors ses frères reparurent à la maison paternelle, doublement outrés de sa résistance et de la détention qu'ils avaient subie à son sujet. Ils vinrent insulter à sa faiblesse et à ses chaînes. Ils déchirèrent avec fureur le vêtement religieux qu'il avait gardé jusque-là; mais il en recueillit les lambeaux et se drapa fièrement dans ces haillons de la pauvreté, dans ces misérables débris de laine blanche, ou plutôt, dans ce manteau royal de chasteté qui le faisait ressembler, lui, l'Ange de l'Ecole, au lis des champs

dont Notre-Seigneur a dit qu'il surpasse la splendeur même de Salomon.

Le comte Landolfe, son père, le visita en cette occasion et lui offrit, pour remplacer sa robe dominicaine, de riches vêtements mondains, ou bien le costume monastique de saint Benoît qu'il avait porté en sa première enfance. L'ambition terrestre se voilait ici sous les dehors de l'affection paternelle, et Thomas refusa. Landolfe ainsi déçu se retira, laissant aux deux officiers de Frédéric le pouvoir de continuer cette guerre si nouvelle où le plus faible était sans cesse le plus fort.

Ils se décident à employer comme bonnes toutes les armes, même les plus meurtrières, même les plus honteuses. Ils essaieront d'une tentation infâme qu'ils ont dû découvrir dans l'histoire des persécutions de Néron et de Domitien; et puisqu'ils ne peuvent rien contre l'esprit de leur prisonnier, ils essaieront de corrompre son cœur. Ce nouveau martyr de la chasteté voit soudain le vice apparaître au seuil de son

cachot; d'abord il recule d'effroi; mais, par un coup d'inspiration divine, il saisit à son foyer, car c'était alors l'hiver, un tison enflammé; il s'élançe, il repousse cette vile courtisane, il est vainqueur de ses ennemis et de lui-même; il est fidèle à son très-pur et unique amour de la sagesse éternelle; et pour attester sa victoire, revenant dans l'angle de la prison, il trace sur la muraille et avec l'extrémité du tison, comme un chevalier avec son épée, un large et glorieux signe de croix. Devant cette croix il se prosterne tout en larmes; il demande à Dieu le don d'une virginité perpétuelle et supérieure à toutes les attaques. Un sommeil extatique s'empare de lui; deux anges lui sont envoyés du ciel qui le félicitent, l'assurent du bon succès de sa prière, et de la part de Dieu lui ceignent fortement les reins d'une ceinture de chasteté. La douleur qu'il en ressent lui arrache un cri et le réveille; ses gardiens accourent; ils l'interrogent, mais inutilement; il ne révélera que plus tard et à son plus intime ami le privilège qui désormais

le met à l'abri de ces injurieux et diaboliques soufflets dont le grand apôtre saint Paul se plaignait lui-même au milieu de ses révélations.

Le comte et la comtesse d'Aquin semblent avoir été touchés par l'héroïsme du jeune captif. Ils se relâchèrent de leur sévérité; ils favorisèrent même, certainement contre le gré de Landolfé et de Raynald, les visites que frère Jean de Saint-Julien lui fit plusieurs fois, lui apportant, avec des consolations et des livres, de nouveaux vêtements pour remplacer ceux que ses persécuteurs avaient déchirés.

Enfin, après une captivité d'environ une année et sur la fin de l'été de 1244, les sœurs de saint Thomas se concertèrent avec les dominicains pour le faire évader; elle le descendirent pendant la nuit par une fenêtre de la tour, la comtesse leur mère ayant su éloigner les soldats de garde. Des chevaux étaient prêts au pied des remparts, et Thomas d'Aquin rendu à sa famille spirituelle prit en toute hâte le chemin de Naples. Il avait alors un peu plus de 19 ans.